



LES EXPLORATEURS  
DE LA SCIENCE-FICTION

# FRANKENSTEIN

La Science-fiction est un genre de récits qui fait appel à l'imagination et la logique : Qu'arrivait-il si une chose, aujourd'hui impossible, se produisait demain ? Qu'advierait-il si, au lieu de nous trouver ici, nous nous trouvions ailleurs ?

Cette collection se propose de vous faire découvrir les univers extraordinaires et les créatures fascinantes de la Science-fiction, à travers une série de très courts textes, faciles à lire et tout public, inspirés de récits célèbres (et moins célèbres).

Bonne lecture,

David Sicé (dv6c@club-internet.fr)

Ces récits sont parus pour la première fois dans le cadre du **Club SF des Campelières**, une activité ouverte dans le but d'inviter les collégiens de la sixième à la quatrième à pratiquer l'écriture romanesque. Ce texte est protégé par les droits d'auteurs.

***La reproduction sans altération de cet ouvrage est autorisée à titre pédagogique et gratuit.***

Edité en ligne sur <http://www.davonline.com> en mai 2005.

# CHAPITRE 1

## CE QUI EST INVISIBLE...

Le livre était relié pleine peau.

A la lumière vacillante de la lampe à pétrole, l'enfant dévorait les caractères imprimés sur le papier précieux :

« ...Il n'existe point de vie sans corps.

« Le corps est l'expression de l'esprit. Aussi l'âme, privée par la mort du corps matérielle possède-t-elle un corps astral, l'esprit un corps spirituel, un corps de feu.

« Une harmonie universelle préside au monde : aux trois divisions de l'univers — inférieur, astral, divin — correspondent les trois parties de l'homme — esprit, âme, corps — et les trois principes constitutifs — soufre, mercure et sel.

« Deux puissances intermédiaires, Mysterium Magnum ou Aquaster et Yliaster, viennent entre Dieu et les trois principes d'où émanent les quatre éléments, l'air, le feu, l'eau et la terre.

« *Seul ce qui est invisible détient un quelconque pouvoir sur le monde.*»

Il y eut un terrible coup de tonnerre.

L'enfant réalisa que l'orage se trouvait désormais à la verticale même de la demeure familiale. Il abandonna le livre, pour gagner en courant la porte la plus proche donnant sur le jardin.

Il l'ouvrit en grand.

Les nuages noirs roulaient furieusement au-dessus de la prairie. Ils étaient si bas, qu'on ne distinguait plus le sommet des montagnes. Les grosses gouttes de pluie étaient pulvérisées par les rafales de vent en volutes grisâtres qui balayaient le monde.

Soudain, le vieux chêne au fond du jardin disparut, dans une lumière aveuglante

Un craquement épouvantable retentit aussitôt.

L'enfant cligna plusieurs fois des yeux.

De l'arbre plusieurs fois centenaire, il ne restait plus rien.

Plus rien qu'une souche déchiquetée.

## CHAPITRE 2

### LE CHAT

Emprisonné dans l'ampoule de verre, le filament bleuté ondulait et crachotait tel un serpent. Victor Frankenstein éclata d'un rire joyeux à la vue de l'expression craintive de son nouvel associé :

« Tu vois, Abel, désormais toi aussi tu domptes l'orage !

— Je n'aime pas trop ce que vous faites... » murmura le jeune homme.

Celui-ci ôta ses mains de l'ampoule, et les secoua un peu, comme si elles avaient été mouillées.

« Trop tard !, rappela le troisième étudiant, Christian Siegling : tu as juré !

— Il a juré !, répéta Frankenstein.

Le jeune homme se dirigea à grands pas vers le grand rideau rouge qui les séparaient de la salle suivante : avec un nouveau grand sourire, Frankenstein annonça :

« Et maintenant, le *chat* ! »

Abel Klugel passa derrière le rideau avec hésitation.

« Crois-tu qu'il aura besoin du pot ? » demanda Siegling.

L'étudiant s'empara d'une cuvette émaillée, et présenta l'objet comme une offrande sacrée sous le nez de Frankenstein.

« Voyons, Christian ! répondit celui-ci sur un ton de reproche : Abel fait Médecine, comme nous : il a le coeur bien accroché.

— *Mon Dieu !* » s'exclama la voix horrifiée d'Abel derrière le rideau.

Puis un hoquet nauséeux retentit.

« Tous comptes faits... » dit Victor Frankenstein en attrapant la cuvette.

## CHAPITRE 3

# CUISSE DE GRENOUILLE

Les trois étudiants contemplaient une cage de fer.

Dedans, quelque chose tournait et crachotait.

Abel Klugel était vert et épongeait ses lèvres avec un mouchoir de batiste :

« Qu'avez-vous fait à cette pauvre bête ?, » demanda le jeune homme d'une voix tremblante.

Les deux autres firent la moue. Frankenstein répondit d'un ton léger :

« On dit qu'un chat a neuf vies, alors il nous a paru approprié de faire nos premières expériences sur quelques unes de ces créatures...

— Vous voulez dire que... ? »

Effaré, Klugel regarda autour de lui.

Un matériel abracadabrant encombra l'entresalle : entre les deux rideaux rouges s'empilait une quantité de bocaux en verre, deux cuves en métal riveté, dont l'une remplie d'un liquide bleu où flottaient des objets plus sombres. Et il y avait aussi un certain nombre de jarres de verre bourrées de copeaux métalliques, empilées sur des étagères le long du mur.

« Il était indispensable de tester nos théories, disait Siegling.

— *Ma* théorie, corrigea Frankenstein.

— Qu... Quelle théorie ? » bégaya Klugel.

Frankenstein fit mine de chausser un monocle imaginaire, et se redressa :

« La *Chimie*, déclara pompeusement l'étudiant en prenant une voix nasillarde, est divisée en *deux* branches, parfaitement indépendantes l'une de l'autre : La Chimie *minérale*, qui régit le domaine de l'inerte et la Chimie *organique*, qui, elle, régit le domaine du *Vivant*. »

Le jeune homme bomba le torse et se mit carrément à chevrotter :

« *Jamais* ce qui est inerte ne pourra donner naissance à quelque chose de vivant, car il lui manque le *principe divin*... »

Frankenstein ôta son monocle imaginaire – et reprit, de sa voix naturelle :

« Balivernes !

« Le français Lavoisier a démontré que l'air déphlogistiqué était indispensable au maintien de la vie, et comme le charbon dégage de la

chaleur en brûlant, tout être vivant se réchauffe en respirant ou en bougeant. Il n'y a donc pas de frontière entre Chimie de l'inerte et Chimie de la Vie... »

Le jeune homme ajouta rapidement à l'intention de son ami Siegling :

« C'est vraiment trop *bête* que ces révolutionnaires français l'aient guillotiné il y deux ans : nous aurions pu faire un bien meilleur usage d'une cervelle aussi brillante ! »

Et devant Klugel médusé, Frankenstein soulevait le couvercle de la première cuve en métal riveté et en extrayait un bocal.

« Mieux encore, poursuivit le jeune homme : par ses expériences sur des *cuisses de grenouilles*...

— Mmm... fit Siegling en se purléchant les babines, délicieuses cuisses de grenouilles ! »

— ...Luigi Galvani a pu étudier des réactions musculaires d'un corps longtemps après sa mort... »

Frankenstein extirpait du bocal ce qui ressemblait à la patte d'un petit animal écorché : il porta la patte sous le nez du malheureux Klugel, qui, de vert, était passé au blanc le plus blafard.

On aurait dit que le pauvre étudiant était sur le point de défaillir.

« ... Sous l'action de *l'électricité*, » acheva triomphalement Victor Frankenstein

Siegling approcha une tige de métal de la patte mutilée.

Au contact de la pointe métallique, une étincelle jaillit, et la cuisse de grenouille se contracta violemment pour donner un petit coup de patte sur le nez de Klugel.

Les yeux de l'étudiant se révulsèrent... et Klugel chancela.

Siegling rattrapa celui-ci de justesse et Frankenstein reposa la patte dans son bocal, l'air plutôt désappointé.

« Ce n'était peut-être pas une si bonne idée d'en faire notre assistant... remarqua Siegling à voix basse. Tu crois qu'on peut encore *le* lui montrer ?

— J'ai justement des sels à côté, répondit Frankenstein sur le même ton. Portons-le sur le grand étal. »

Et, repoussant avec vigueur le second rideau rouge, qui barrait l'accès du fond de la grande salle, ils traînèrent leur camarade dans la dernière partie de leur laboratoire.

Frankenstein revint sur ses pas : il avait remarqué le mouchoir de baptiste que Klugel avait laissé échappé. Et comme il se redressait après l'avoir ramassé, l'étudiant s'immobilisa devant la cage du chat.

L'animal s'était arrêté de tourner en rond. Il s'était couché sur son flanc, et demeurait à présent complètement immobile.

« Christian ! » appela Frankenstein.

Siegling rejoint son ami et ouvrit de grands yeux :

« Tu crois qu'il est... ?

— Il ne respire plus, en tout cas, » répondit Frankenstein.

L'étudiant récupéra la tige métallique et appliqua plusieurs fois la pointe sur les côtes de l'infortuné animal. Les étincelles jaillirent, et rejaillirent, tandis qu'une odeur de poulet grillé (pas très frais) commençait à monter à leurs narines.

« Définitivement crevé, commenta Siegling, plutôt sombre.

— Comme quoi, répondit Frankenstein, la réputation de la gent féline est très surfaite... »

*Je hais les chats*, pensait le jeune homme à cet instant même. *Ces créatures prétentieuses qui ne se laissent jamais dresser...*

« Tu crois que c'est ta technique qui est en cause ? » demanda Siegling.

Frankenstein émit un reniflement hautain :

« Non. Définitivement. Il n'a jamais touché aux mulots. On dirait plutôt qu'il s'est laissé mourir de faim. ».

## CHAPITRE 4

# LA FEE ELECTRICITE

Klugel était en train de revenir à lui.

Les voix de ses deux camarades lui parvenaient, confuses et assourdies, à travers le rideau rouge qui séparait le laboratoire de l'entresalle au chat.

Le jeune homme regarda autour de lui, intrigué.

On l'avait allongé sur une grande table de bois verni, une sorte d'égal de boucher flanqué de deux espèces de grandes manettes de métal, dont les bouts étaient couverts de capuchons de verre.

Comme dans la salle au chat, il y avait des cuves de métal riveté — beaucoup plus grosses —, des étagères pleines de bocaux, et une quantité remarquable de ces bonbonnes de verre génératrices d'électricité, accolées les unes contre les autres.

Le plus étrange est que tout cet appareillage semblait relié aux deux espèces de manettes surplombant la table où il se tenait par du fil de cuivre.

Encore étourdi, Klugel empoigna les manchons de verre garnissant les manettes, pour se redresser plus aisément.

Comme il les saisissait, les manchons se dévissèrent et se séparèrent des manettes de cuivre, les mettant à nu.

Klugel remarqua alors un étrange fourmillement dans l'air.

L'étudiant déposa avec précaution les deux manchons de verre sur les bords de la table, dans les rainures pratiquées, semblait-il, à cet effet. Puis, fasciné, il contempla les étincelles bleutées qui couraient le long des deux manettes de cuivre.

*La fée électricité*, songea le jeune homme.

S'attendant à ressentir l'une de ces très curieuses sensations procurées par l'étrange phénomène dans les salons dorés de son enfance, il agrippa simultanément les deux manettes de cuivre : un ronronnement bruyant s'éleva autour de lui, tandis que ses cheveux se redressaient tout droit sur sa tête.

Brutalement, tous les muscles du garçon se contractèrent en une crampe affreuse, qui le transperça jusqu'au coeur. Il ne pouvait plus respirer ! Son torse était comme pris dans un corset de fer, qui le serrait, encore, et encore !

*Ils vont me transformer en chat !*

Et ce fut la dernière pensée d'Abel Klugel, jeune étudiant de la faculté de Médecine d'Ingoldstadt, dans le pays de Bade-Wurtemberg, en Allemagne.

## CHAPITRE 5

### QUESTION DE FRAICHEUR

Alarmé par le vrombissement électrique, Frankenstein et Siegling se précipitèrent dans le laboratoire. Le temps d'écarter le rideau – et le corps de Klugel retombait lourdement sur la table de bois verni. Une odeur étrange flottait autour d'eux.

« L'imbécile ! » s'exclama Frankenstein. Il tremblait de rage :

« Il a vidé toutes nos bouteilles de Leyden ! »

De son côté, Siegling, donnait des gifles à l'étudiant inanimé :

« Klugel ! Klugel !, appelait le jeune homme : Soyez raisonnable à la fin, revenez à vous ! »

Siegling posa son oreille contre la poitrine sans vie de son camarade.

« Je n'entend rien, dit-il en se redressant : qu'allons-nous dire à ses parents ? »

— Son tuteur va certainement bondir de joie à la nouvelle, répondit Frankenstein avec amertume : il hérite de sa fortune. N'importe quelle excuse lui conviendra : un mauvais coup, la foudre alors qu'il se promenait...

— Et qui va nous assister pour la suite des opérations ? répondit Siegling. Paulus Kremze ?

— Ah non ! s'emporta Frankenstein : Un suffit ! »

Alors qu'il tripotait machinalement les boucles des cheveux du cadavre, le visage de Frankenstein s'éclaira :

« Christian ! L'accident de ce pauvre Abel n'aura peut-être pas été si pitoyable et inutile qu'il n'y paraît...

— Qu'est-ce que tu racontes ? répondit Siegling.

— Son *cerveau* ! répondit Frankenstein.

Il prenait son ami par les épaules :

« La raison de nos précédents échecs était que nous ne disposions pas d'un degré de *fraîcheur* suffisant ! »

Siegling baissa les yeux sur l'infortuné Klugel, étendu sur la longue table de bois. On aurait dit que le jeune homme n'était qu'endormi.

« Ne pourrait-on pas essayer de le ranimer ? proposa-t-il avec timidité : il est encore très frais...

— Impossible... » répondit Frankenstein.

L'étudiant recoiffait les manettes fatales de leurs manchons de verre.

« ...Son coeur a probablement été endommagé lors du passage de la masse électrique dans ses bras. Et puis, s'il revenait à lui, il pourrait nous en vouloir ; il pourrait nous faire un procès.

— Nous l'aurions ramené d'entre les morts ! protesta Siegling.

— ...Et de surcroît, cela ne prouverait rien ! acheva Frankenstein avec humeur : nous n'aurions pas *créé* la vie de toutes pièces. Seulement relevé un mort. Un autre l'a déjà fait avant nous. »

Siegling soupira : leurs expériences ne lui paraissaient plus vraiment drôles depuis l'accident de Klugel. Il abandonna.

« Comme tu voudras... »

Frankenstein se lavait déjà les mains dans le liquide bleuté que dispensait une petite citerne. Il les secoua pour les sécher sommairement :

« On le sort et on opère toute suite.

— Et quand rechargera-t-on les bouteilles de Leyden ? objecta Siegling.

— On prendra celles du chat, répondit Frankenstein : Faute de grives... Passe-moi la scie s'il te plaît. ».

## CHAPITRE 6

### L'OPERATION

Le corps de Klugel reposait à présent dans un placard annexée au grand laboratoire. Un pansement souillé lui emmaillotait la tête.

« Pauvre Abel, soupira Siegling aux côtés de Frankenstein : si jeune, et finir la boîte crânienne écrasée par un madrier....

L'autre referma la double porte :

« Assez parlé des morts ! Occupons-nous de celui qui sera bientôt vivant ! »

A l'aide de volants de fonte, les deux jeunes gens soulevèrent l'énorme couvercle de la cuve principale du laboratoire.

« À la une, à la deux, à la trois ! »

D'une poussée vigoureuse, ils repoussèrent le couvercle, qui retomba avec fracas sur le côté de la cuve.

L'intérieur des parois était recouvert d'une couche de givre bleuté.

Quelque chose ressemblant d'assez loin à un énorme corps humain flottait dedans entre deux eaux troublées...

Enfilant de longs gants de cuir, les étudiants bouclèrent de gros ceinturons autour du corps. Ce dernier était entièrement enveloppé de bandelettes. Puis, à l'aide de crochets passés dans les boucles des ceinturons, rattachés à des cordes, elles-mêmes passées dans des poulies, Frankenstein et Siegling sortirent le grand corps de la cuve pour le reposer sur la grande table aux manettes de cuivres.

La même qui avait été fatale à l'infortuné Klugel une heure auparavant.

« *Doucement*, très doucement ! » insistait Frankenstein.

« A présent, va chercher le cerveau ! »

Et l'étudiant entreprit de démailloter la tête de l'immense corps inanimé.

« Tu es sûr qu'il aura eut le temps de mariner suffisamment ? » interrogea Siegling en ramenant un gros bocal.

L'objet contenait une masse filandreuse baignant dans le même liquide bleuté qui remplissait la cuve.

« Certainement, répondit Frankenstein en s'emparant du bocal et en dévissant le couvercle. Ça imbibe n'importe quoi en un rien de temps, cette chose-là. Passe-moi ma colle vitale. »

Siegling tendit un autre bocal et une spatule.

L'étudiant prit un air dégoûté :

« Dire que la première fois je croyais que c'était du beurre... »

\*\*\*

« Et voilà ! fit Frankenstein.

Il achevait de remmailloter la tête de sa créature.

« Encore quelques minutes, le temps de laisser ma colle vitale agir, et viendra pour nous le moment de Vérité !

« Occupons-nous des bouteilles de Leyden à présent. »

Et les deux étudiants de transporter avec précautions une table chargée d'une dizaine des bonbonnes de verre de l'entresalle au chat.

Ensuite, à l'aide de pinces aux manches de verre, Siegling tendit un fil de cuivre des bouteilles jusqu'aux manettes fatales. Pendant ce temps, Frankenstein reliait ces dernières à la poitrine gigantesque avec d'autres pinces et un autre fil de cuivre.

« C'est fait ! souffla Siegling, qui revenait.

« L'électricité a tué Klugel, remarqua-t-il. Crois-tu vraiment qu'elle pourra animer ce... ta *création* ?

— C'est évident ! répondit Frankenstein.

L'exaltation le gagnait :

« Le corps que nous avons reconstruit et que nous venons de doter d'un cerveau est *parfait*. Il ne lui manque que le souffle divin — et c'est *nous* qui allons le lui insuffler... au moyen de la masse électrique emmagasinée dans les bouteilles de Leyden. »

Frankenstein faisait le tour de la table :

« ...En appliquant l'étincelle aux points *exacts* du coeur et des poumons, nous provoquerons la contraction qui lancera la machine vitale ! Le reste est une question de dosage... et de fraîcheur de matériel.

— Klugel en est *mort*... rappela Siegling, pas vraiment convaincu.

— Klugel était *vivant* et ma créature ne l'est pas ! Pas encore. »

Victor Frankenstein soupira :

« Et puis la masse électrique sera bien plus faible cette fois. Espérons seulement qu'elle sera suffisante. »

Au loin sonnaient les cloches de la grande église d'Ingoldstadt.

« Le moment de notre gloire est venu ! lança Frankenstein soudain surexcité. Éloignons-nous ! »

L'étudiant empoigna l'énorme levier qui permettait de contacter les deux extrémités du fil de cuivre reliant les Bouteilles de Leyden à la table où reposait le géant inanimé : « Tu es ma Créature, prononça-t-il solennellement, et je te donne la Vie ! »

A l'autre bout du fil, des étincelles bleutées se mirent à courir jusqu'à la poitrine du corps emmailloté. Un ronronnement faible s'éleva dans le laboratoire, suivi d'un crépitement et de l'odeur étrange. Moins forte toutefois qu'à la mort de Klugel.

Alors le corps du géant se souleva violemment et retomba avec un choc sourd sur la table.

Comme Frankenstein se précipitait pour écouter le coeur de sa créature, il s'arrêta à moins d'un mètre de l'étal, stupéfait.

La cage thoracique du géant se soulevait puissamment.

La bouche de la créature s'entrouvrait pour aspirer l'air, écartant d'elle-même les bandages qui immobilisaient sa mâchoire. Ses yeux... Les yeux aux paupières tuméfiées s'ouvrirent à leur tour. Deux yeux jaunes, hagard, qui roulaient dans leurs orbites.

Frankenstein tomba à genoux sur le parquet souillé :

« J'ai..., s'exclama-t-il, en larmes : J'ai créé... la Vie !.

La créature laissa échapper un gémissement lugubre. Quelque chose entre le cri d'un loup qui hurlerait à la mort, et le vagissement d'un nouveau-né qui aurait eu un corps d'adulte.

Siegling posa une main sur l'épaule de son camarade.

Il tremblait un peu.

« Et maintenant, qu'est-ce qu'on en fait ? » demanda-t-il.

Frankenstein se releva d'un bond :

« On va chercher Waldmann ! » répondit l'étudiant avec un mauvais sourire.

## CHAPITRE 7 IMPOSSIBLE !

L'honorable professeur Waldmann était éminent chimiste, maître de conférence à l'université d'Ingoldstadt.

Il était également rouge comme une pivoine, et ses yeux étaient exorbités, dilatés et glauques, comme ceux d'un crapaud.

On l'aurait dit au bord de l'apoplexie.

« C'est *impossible*. Impossible, répéta l'honorable professeur : l'électricité animale n'existe pas ! Benjamin Franklin et Enrico Volta l'ont prouvé !

— Et pourtant, cela a marché ! » répondit Frankenstein.

L'étudiant s'empara du bras de la Créature.

Celle-ci tremblait de tous ses membres.

Son corps à demi nu de géant était recouvert de cicatrices et de bleus monstrueux. On aurait dit d'ailleurs que ces ecchymoses n'avaient cessé de gonfler la peau de l'homme fabriqué depuis son premier souffle. Et ces abominables stigmates transformait le formidable et splendide assemblage de chair et d'os en une piteuse et misérable caricature d'être humain.

L'honorable professeur Waldmann se détourna :

« Chassez cette *abomination* de ma vue, Frankenstein !

— Pas avant que vous n'ayez admis la *réussite* de mes expériences, répondit l'étudiant, et la *validité* de mes théories ! »

La Créature essayait vainement de se cacher.

Elle avait les larmes aux yeux. Elle était honteuse et terrifiée.

Et chaque fois qu'elle se réfugiait derrière son créateur, celui-ci la ramenait devant son invité d'une vigoureuse traction du poignet, tordant le bras du géant agenouillé.

« *J'admet...* répondit l'honorable professeur Waldmann d'une voix frémissante de rage, que vous, Victor Frankenstein, mon meilleur étudiant en Chimie, vous avez créé ce *monstre*. Par le biais de vos expériences sataniques, vous avez osé commettre le blasphème suprême en vous prétendant l'égal de Dieu ! »

Victor Frankenstein sentit le sang quitter son visage, et quelque chose tout au fond de lui se brisa, et explosa, un peu comme un arbre frappé par la foudre.

Waldmann se mit alors à hurler :

« *Détruisez cette créature*, Victor Frankenstein : détruisez ce monstre, et peut-être sauverez-vous votre âme des feux de l'Enfer ! »

Et tandis que l'honorable professeur se précipitait hors de la maison, Frankenstein lui criait encore :

« La créature de Paracelse tenait au fond d'une cornue, Professeur Waldmann : j'ai créé un homme *entier*, et d'une grandeur humaine, moi ! »

L'étudiant lâcha enfin la main de sa créature.

Celle-ci, abandonnée à quatre pattes sur le dallage glacé, se mit à gémir doucement.

Siegling toussota :

« *Ahem*. Victor ?

— Quoi ? répondit sèchement Frankenstein.

— *Il...* euh, il refuse de toucher à sa nourriture, fit Siegling.

Siegling indiquait un tas de viande sanguinolente jeté dans une auge destinée aux chiens ou aux cochons.

Frankenstein eut une grimace de dégoût.

« Quelle *horreur...* Donnons-lui plutôt du lait. Je vais aller en acheter. Et enlève ça de sa vue. »

Il prenait la direction de la porte.

« Et Klugel, quand est-ce qu'on s'en occupe ? lança Siegling : j'ai vu des mouches tourner dans le laboratoire !

— Ça ne sera pas la première fois, répondit Frankenstein en enfilant son manteau : Pour Klugel, on attendra la nuit.. »

## CHAPITRE 8

### ELISABETH

Alors qu'il rejoignait son logement, au milieu des passants et des chariots tirés par les chevaux, Victor Frankenstein ne parvenait plus à aligner des pensées cohérentes.

*La fatigue, sans doute...* pensa-t-il.

Mais quelque part, il était aussi convaincu qu'il avait fait mal : Toutes ces années d'études, ces efforts, ces expériences monstrueuses — tout cela avait pourtant eu un sens alors ! Et voilà que, depuis les déclarations de Waldmann, il ne parvenait plus à se rappeler lequel exactement...

Waldmann était sans doute animé par la jalousie.

C'était un vieillard aigri, à l'esprit étroit : il ne supportait pas de voir son savoir, ses dogmes, son univers bien ordonné remis en cause par la découverte d'un gamin irrespectueux. Et il ne serait sûrement pas le dernier.

Alors qu'il arrivait en vue de la pimpante maison qui abritait sa chambre, le visage de Frankenstein s'éclaira. Sa logeuse, madame Schmidt, aurait sûrement du lait à lui céder.

*Bien sûr !*

Voilà pourquoi il avait fait tout ça : sauver des vies, triompher de la mort. Ses découvertes lui permettrait d'aller plus loin que n'importe quel savant pour le bien de l'Humanité. Il allait mettre fin à la corruption, à la douleur, à l'horreur du néant. Il serait appelé à devenir, en quelque sorte, un nouveau Prométhée. Quelqu'un qu'on vénérerait longtemps après sa...

Il éclata d'un rire nerveux.

« Victor ? l'interpella une voix familière.

— Henri ! » s'exclama Frankenstein, qui réalisait seulement à cet instant que son ami d'enfance se tenait à deux pas de lui devant le seuil de sa porte.

Mais si Henri se trouvait à Ingoldstadt, c'était qu'il était arrivé quelque chose à son père, ou peut-être même à...

« Que se passe-t-il ? demanda Frankenstein, brûlant d'anxiété : quelque chose est arrivé à Elisabeth ? A mon père ?

— Non ! Non ! répondit Henri en riant avec douceur. Ton père et Elisabeth vont bien ! »

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Toi par contre, remarqua Henri, tu as une mine affreuse !

— J'ai beaucoup travaillé ces derniers temps, répondit Frankenstein. Beaucoup trop. Mais toi, que viens-tu faire à Ingoldstadt ?

— Tu ne répondais plus à aucune lettre, répondit Henry : et avec ces rumeurs de révolution, nous nous inquiétions, Elisabeth et moi. »

Le jeune homme fit une pause.

« Je suis venu pour te ramener en Suisse, Victor, avoua-t-il enfin : pour je ne sais quelle raison, ton père est persuadé qu'il ne survivra pas à cet hiver. Et la peur de ne pouvoir tenir la promesse faite à ta mère...

— Elisabeth, murmura Frankenstein.

Il voyait devant ses yeux défiler les souvenirs radieux de leur jeunesse : Elisabeth et lui étaient promis l'un à l'autre depuis que la mère de Victor avait ramené la petite fille d'Italie, et choyé cette enfant comme la sienne. Mais leur mère était morte voilà plusieurs années : en soignant Elisabeth, elle avait été contaminée par la Scarlatine, et avait succombé pour leur plus grand chagrin. Sur son lit de mort, Caroline Frankenstein, née Beaufort, avait fait jurer à son mari que Victor épouserait Elisabeth.

« Ton père veut célébrer le mariage dès ton retour à la maison, acheva Henri en désignant un fiacre qui stationnait tout près d'eux : le cocher n'attend plus que toi. Partons tout de suite !

— Je... je... » bégaya Frankenstein.

De tout son être, il voulait quitter Ingoldstadt, et oublier dans les bras de sa promise l'horreur de ces derniers mois !

« Laisse-moi seulement faire porter une lettre à Christian Siegling, bredouilla Frankenstein. C'est un de mes amis les plus chers ici. Nous avons une affaire en cours...

— Qui pourra attendre jusqu'à tes noces au moins ? s'inquiéta Henri.

— Certainement, répondit Frankenstein : Siegling est un grand garçon : il saura se débrouiller seul. »

A cette heure, Frankenstein avait complètement oublié Klugel.

## CHAPITRE 9

### L'OMBRE

Le village était en liesse.

Endimanchés, les fermiers dansaient en rondes cadencées au son des violoneux et des accordéonnistes. Ce soir, avec la nuit de noces du fils du Baron de Frankenstein, les réjouissances battraient leur plein.

Victor Frankenstein s'habillait pour la cérémonie de mariage, avec l'aide du tailleur et d'Henry. Pour la première fois depuis longtemps, il se sentait comme sur un petit nuage...

Ce fut le visage apeurée de la gouvernante qui le ramena brutalement sur terre.

« Monsieur Victor ! Monsieur Victor !

— Que se passe-t-il, Gerda ? » s'inquiéta Henry.

Au sitôt, Frankenstein sentit l'angoisse sourdre du plus profond de son âme : Quelque chose de terrible était arrivé. Quelque chose de plus terrible encore allait s'abattre sur leur maison. Parce qu'il avait péché. Parce qu'il avait commis le plus monstrueux des...

« Ce sont des gens d'armes, Monsieur Henry, répondait la gouvernante : ils viennent d'Ingoldstadt. Ils veulent voir monsieur Victor. Au sujet d'une affaire très grave !

— Allons voir, répondit enfin Frankenstein : mais je veux qu'Élisabeth reste à l'écart de tout cela. »

Qu'aucune ombre ne vienne gâcher son bonheur aujourd'hui

— Bien, monsieur Victor, » assura la gouvernante.

\*\*\*

Trois hommes étaient donc venus d'Ingoldstadt pour frapper à sa porte. Frankenstein sentit ses entrailles se liquéfier en apercevant le visage rougeaud du professeur Waldmann.

« C'est *lui*, » dit Waldmann en apercevant à son tour son élève.

Les deux autres levèrent le menton.

Le Baron Frankenstein se trouvait déjà auprès des visiteurs :

« Victor, chevrotait le vieil homme, je ne comprends goutte à ce que me racontent ces messieurs !

— Ce n'est rien, Père, répondit Frankenstein : je vais m'en occuper. Rentrez plutôt vous reposer... »

Le jeune homme se retourna vers son ami d'enfance :

« Henry, demanda-t-il, raccompagne Père à sa chambre, s'il te plaît. »

Comme Henry ramenait le Baron à l'intérieur de la demeure, Frankenstein dit aux nouveaux venus, avec aplomb :

« Alors, que me vaut l'honneur de cette visite ?

— Je suis Ernst Klimt, dit le premier homme, en mission d'enquête au nom de la bonne ville d'Ingoldstad. D'après cet éminent professeur de notre université (il désignait Waldmann) vous étiez en relation étroite avec feu l'étudiant Christian Siegling.

— Christian ? s'écria Frankenstein, qui pâlisait : que lui est-il arrivé ?

— Il a été retrouvé mort dans un laboratoire aménagé dans un entrepôt du Sud-est de la ville, répondit Klimt. Son corps portait de nombreuses traces de coups de fouet. Sans doute le même fouet avec lequel son agresseur l'aurait étranglé. »

Frankenstein décida de prendre toute l'affaire de haut :

« Je n'ai strictement rien à voir avec cette affaire, répondit le jeune homme : J'ignore quand cela a pu arriver mais j'avais très certainement quitté la ville depuis longtemps... Ce que vous n'êtes pas sans ignorer, n'est-ce pas ? »

Frankenstein croisa un instant le regard furieux et accusateur de l'honorable professeur Waldmann. Et il pria alors pour ne pas se mettre à rougir de honte devant les deux gens d'armes.

Klimt toussota en sortant un petit calepin. Derrière lui, la fête villageoise battait son plein : des chants tonitruants s'élevaient, on frappait les chopes de bière contre les tables. Le soleil se couchait.

« Vous partagiez ce laboratoire avec le sieur Siegling, et plusieurs témoins affirment que vous travailliez ensemble depuis plusieurs mois.

« Vous aviez également convié à vos recherches cet autre étudiant nommé Abel Klugel, retrouvé peu après votre départ le crâne broyé dans une maison en ruine voisine. Un accident, aurait-on dit... »

Frankenstein eut soudain une inspiration :

« Mais, Messieurs, il me revient que ce pauvre Abel nous avait confié à Christian et à moi avoir été suivi à plusieurs reprises par une espèce de brute. Un géant, vraiment affreux à regarder. Et Christian avait effectivement aperçu cet homme rôdant autour de notre laboratoire, un peu avant mon départ... »

Les policiers s'échangèrent un regard intrigué. Waldmann baissa les yeux. Frankenstein ajouta, faussement chagriné :

« Si j'avais su ce qui allait arriver... Jamais je ne serais parti aussi précipitamment pour assister à mes noces ! »

C'est alors que la rumeur joyeuse de la fête s'éteignit.

Puis une femme poussa un cri perçant.

« Mon Dieu, fit Klimt, mais qu'est-ce qui se passe là-bas ? »

## CHAPITRE 10

### IL L'A TUEE

Le garde-chasse du domaine des Frankensteins était tombé à genoux.

Il tenait dans ses bras le corps inanimé de sa petite fille, devant toute l'assemblée des villageois horrifiés.

« Un *monstre* ! sanglotait l'homme. Un géant, une bête humaine, pleine d'affreuses cicatrices. Il la tenait au-dessus de lui. Elle criait. J'ai tiré... Et il l'a jetée dans l'eau et elle est *morte* ! Il l'a *tuée* ! Je l'ai poursuivi, mais il a disparu dans les bois... *Oh mon Dieu* ! »

Posant lui-même un genou à terre, Frankenstein examina rapidement la pauvre enfant. Au premier coup d'oeil, il remarqua que la petite fille ne portait aucune autre plaie qu'un méchant coup à la tête.

En chutant dans l'eau boueuse, elle avait dû heurter une pierre pointue et mourir de la fracture de son crâne. Ou peut-être s'était-elle seulement assommée et noyée pendant que son père courait après la Créature ?

Sa Créature.

« Il faut faire une battue et tuer ce monstre, gronda le jeune homme en se relevant : ce crime, commis le jour de mes noces, ne restera pas impuni, je vous le jure ! Que tous les hommes du village prennent leurs armes et me suivent ! »

Il se tourna alors vers les deux gens d'armes d'Ingoldstad :

« Toute aide sera la bienvenue pour chasser ce tueur d'enfant.

— Et vous noterez, ajouta doucereusement l'honorable professeur Waldmann, que le signalement de ce *monstre* correspond à celui du géant, que Monsieur Victor Frankenstein disait avoir vu rôder après ce pauvre Abel et autour de son laboratoire. Nous pourrions fort bien avoir affaire au même assassin.

— Entendu, décida Klimt. Nous vous suivons, Monsieur Frankenstein.

— Gustave, demanda ce dernier au garde-chasse, montrez-nous l'endroit où a eu lieu ce drame... »

Mais les cris d'Henri de Clerval les stoppa net.

\*\*\*

« Elisabeth ! » souffla Frankenstein, tandis qu'il serrait contre son coeur le corps de sa bien-aimée fiancée.

La jeune fille était toute enveloppée de sa longue robe de mariée de dentelles arachnéennes, comme d'un linceul.

Hystérique, la femme de chambre sanglotait :

« Un homme *immense* est entrée par la fenêtre ! Il a dit qu'il voulait voir Madame Elisabeth. Il *saignait* et il pleurait. Madame Elisabeth avait peur mais elle s'est avancée vers lui et lui a demandé qui il était. Il a dit *qu'il ne savait pas* !

« Il avait la voix d'un ivrogne ! Et puis il a vu... le portrait de Monsieur Victor et il s'est mis à crier qu'il était Monsieur Victor ! »

— Un fou, sans aucun doute, commenta Klimt.

— Madame lui a dit que ce n'était pas possible, continuait la femme de chambre, qu'elle connaissait Monsieur Victor, qu'elle allait même l'épouser ce midi...

« Alors il a voulu la *toucher*, elle s'est mise à hurler, et il l'a *frappée* et il la prise par le cou et... »

La pauvre femme ne put en dire davantage. Elle s'écroula, inconsciente.

C'est alors que Frankenstein vit le lambeau de tissu que retenait la douce main de sa fiancée.

C'était le morceau d'une doublure de veste.

*La veste de Christian Siegling.*

Et à quelque pas, glissée sous une table, gisait la lettre que Victor Frankenstein avait écrite à son ami à son départ d'Ingoldstadt. Personne ne l'avait encore remarquée au milieu des vases brisés et des meubles renversés.

« Laissez-moi seul avec elle ! » ordonna Frankenstein, les yeux soudain secs.

Il brûlerait la lettre dès que tout le monde serait sorti.

C'est alors qu'il réalisa qu'Élisabeth respirait encore.

## CHAPITRE 12

### L'EXPEDITION

« Qui était-ce, Victor ? demandait sa pauvre fiancée alitée : pourquoi disait-il qu'il était toi ?

— C'est un *fou*, Élisabeth, » répondit Frankenstein

Les yeux fiévreux, il caressait le front de sa bien-aimée.

Le jeune homme brûlait de honte et de haine.

« Il a déjà tué Klugel et Siegling, reprit-il : et cette pauvre petite fille, et il a failli te tuer toi...

— Il disait qu'il avait besoin d'aide, » soupira Élisabeth.

Elle était pâle comme une morte...

« Et il était blessé... dit-elle encore. Quelqu'un l'avait *fouetté* jusqu'au sang... Au visage ! J'ai eu si peur... Alors qu'un *simple chat* l'effrayait... Je n'aurais pas dû crier !

— Il ne te fera jamais plus aucun mal, répondit Frankenstein en serrant à nouveau sa fiancée dans ses bras : *je te le jure !* »

Il se releva, avec raideur :

« Repose-toi maintenant... »

Et il sortit doucement de la chambre nuptiale pour retrouver Henri et le professeur Waldmann dans le couloir :

« La battue n'a rien donné, murmura Henry.

— Le *monstre* court toujours, insista Waldmann.

— Il se cache, répondit Frankenstein, avec froideur. Et c'est après moi et moi seul qu'il en a : Elisabeth me l'a expliqué. Il ne se montrera que si je vais l'attendre, sans personne pour m'accompagner... »

Henri le retint par le bras :

« Tu ne penses tout de même pas que nous allons te laisser risquer ta vie d'une manière aussi insensée ! S'indignait le jeune homme.

— J'aurai le meilleur des fusils, répliqua Frankenstein. Par une nuit aussi claire, sur le Glacier, il n'aura aucune chance !

— Il a *raison*, intervint l'honorable professeur Waldmann : vous devez le laissez faire. C'est à lui de mettre fin aux jours de cette *créature démoniaque*. C'est son devoir. »

## CHAPITRE 13

# LE MONSTRE

Victor Frankenstein gravissait d'un pas leste le sentier qui menait au Glacier, son fusil de chasse en bandoulière.

*Il est seul, pensait l'étudiant. Il est désespéré.*

*Siegling l'a fouetté jusqu'à ce qu'il se retourne contre lui et le tue.*

*Gustave lui a tiré dessus alors qu'il venait de découvrir sa petite fille au bord du lac. Elisabeth l'a repoussé tellement elle était effrayée par son apparence monstrueuse. Il ne lui reste plus que moi !*

*Je n'aurai qu'à l'appeler. Lui. dire que je l'attends. Que je l'aime. Et il viendra, comme le petit enfant auprès de son papa. Comme Adam auprès de son Créateur.*

*Il viendra et je le tuerai, et je jetterai son corps au fond d'une crevasse pour que rien ni personne ne puisse un jour témoigner de ce que j'ai fait.*

\*\*\*

« Viens ! Je t'attends ! » clamait la Voix, répercutée sans fin par l'écho à travers la vallée glacée.

« Je t'ai donné la Vie : je ne te ferai aucun mal ! Les autres t'ont fait du mal, parce qu'ils ne te comprenaient pas.

« Tu n'as rien à craindre de moi, parce que tu es ma création. Je saurai te protéger du monde et de sa cruauté ! Je saurai guérir tes blessures et te consoler de tes souffrances. Abandonne la peur et viens à moi ! »

\*\*\*

Quelque soit la direction vers laquelle se portait le regard de Victor Frankenstein, celui-ci était persuadé d'entrevoir l'ombre repoussante de sa Créature... Alors qu'en réalité, celle-ci s'avançait dans son dos, les bras tendus, le coeur gonflé d'espoir.

Et les blessures de son corps et de son âme étaient presque déjà guéries, à l'idée de pouvoir enfin trouver réconfort et amour dans les bras de son Père.

**FRANKENSTEIN** Tous droits réservés David Sicé 2005

***Achévé le 1er Décembre 1997 par David Sicé.  
Librement inspiré du Frankenstein de Mary Shelley  
et du film de James Whale tourné en 1931.***